

PIERRE SAUREL

Pincés



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 070

Pincés

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 340 : version 1.0

Pincés

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Les vacances d'IXE-13 étaient terminées.

Mais ce furent de curieuses de vacances.

En effet, pendant que Gisèle se reposait à l'hôpital à cause d'une blessure à un pied, IXE-13 et Marius se trouvaient mêlés à une aventure que nous avons racontée lors de notre dernier chapitre.

IXE-13 prit bien garde de parler de cette aventure devant le Colonel Boiron.

Il n'aimait pas se vanter.

Pendant que le Canadien rendait visite au Colonel dans ses bureaux à Ottawa, les deux Français l'attendaient dans un hôtel de la capitale du Canada.

Marius était complètement remis de sa blessure à l'épaule et Gisèle marchait de mieux en mieux.

Aussitôt qu'IXE-13 apparut, les questions affluèrent :

- Et puis ?...
- Vous avez vu le Colonel ?...
- Est-ce qu'on reste au Canada ?
- Est-ce que nous partons ?...

IXE-13 fit un signe de la main :

– Si vous voulez vous taire une seconde, je pourrai vous répondre.

– Peuchère, vous avez raison, patron. Parlez, on vous écoute.

Maintenant, on pouvait entendre passer une mouche dans la pièce.

- Eh bien, nous retournons en Europe.
- Bonne mère, c'est vrai ?
- Mais oui, puisque je vous le dis.

Gisèle demanda :

– Je suppose qu'on va se rapporter en Angleterre ?

– Justement.

– Quand partons-nous ?

– Dans trois jours. Nous partons en bateau.

C'est un navire qui doit transporter des vivres et des munitions.

– Plusieurs passagers ?

– Non, très peu. Nous prenons demain matin le train qui nous mènera dans un petit port sur la côte de l'Atlantique et de là, en route pour l'Angleterre.

Nos trois amis n'étaient pas fâchés de quitter le Canada.

Ils avaient hâte de se retrouver face à face avec des Allemands.

Sir Arthur devait avoir plusieurs missions à leur confier.

Aussi, le lendemain matin, ils prirent gaiement le train qui devait les emmener dans l'est.

Trois jours plus tard, IXE-13 était présenté au capitaine du navire, un Canadien du nom de Robert Dumont.

– À part des membres de mon équipage, vous

êtes mes seuls passagers.

– Vous transportez des munitions ?

– Exactement.

– Alors, à quelle heure partez-vous ?

– Demain matin, nous levons l’ancre à sept heures.

– Nous serons là, capitaine.

– Maintenant, vous devrez partager la cabine avec des matelots. J’ai pu garder une cabine libre pour la jeune fille.

– Bien, capitaine.

Le même après-midi, IXE-13 et ses deux compagnons visitaient le vaisseau.

IXE-13 et Marius couchaient dans une grande cabine où se trouvaient déjà deux autres matelots.

Quant à Gisèle, IXE-13 était assuré qu’elle devait habiter une cabine réservée ordinairement pour un officier supérieur.

– Patron ?

– Quoi donc, Marius ?

– J'ai une idée, pourquoi ne pas passer la nuit sur le bateau ? Comme ça, nous serions sûrs de ne pas le manquer demain matin.

– Ce serait une bonne idée en temps ordinaire, Marius, mais pas cette fois-ci.

– Comment ça ?

– Toute la nuit, on chargera le bateau, et je suis persuadé qu'on ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Ils se retirèrent donc à l'hôtel, et dès le lendemain, à six heures et demie, ils montaient sur le bateau du capitaine Dumont.

À sept heures, l'ancre était levée et le bateau s'engagea sur l'océan.

Quatre avions du R.C.A.F. accompagnaient le bateau.

Ils allaient de l'avant, revenaient vers l'arrière, enfin, survolaient l'océan afin d'éviter les rencontres avec les navires ennemis.

Durant la première journée, tout marcha comme sur des roulettes.

Mais dès le début de la seconde journée, de gros nuages noirs firent froncer les sourcils du capitaine.

– Craignez-vous la tempête ? demanda IXE-13.

– Nous allons certainement en avoir une. Oh, il n’y a pas de danger pour le bateau, mais ,on n’aime pas ça...

– Pourquoi ?

– Tout d’abord, les avions ne prendront pas de chance et vont retourner aux côtes. Ils ne sortiront qu’après la tempête. Et puis, vous savez, les ennemis sont fort bien renseignés.

– Vous pensez qu’ils savent que vous êtes en mer ?

– J’en suis sûr. S’ils ne nous ont pas attaqués, c’est à cause des avions...

– Et ils profiteraient de la tempête pour vous attaquer ?

– Probablement.

Les nuages s’amoncelaient de plus en plus.

Un matelot s'approcha du capitaine.

– Un télégramme, capitaine.

– Merci.

Le capitaine le lut, puis se tournant vers IXE-13 :

– Vous voyez, j'avais raison.

Et il tendit le télégramme au Canadien.

IXE-13 lut :

« Devons regagner notre base à cause de la tempête. Vous rejoindrons le plus tôt possible. »

– Ce message vient des aviateurs, expliqua le capitaine.

Et il se mit à donner des ordres afin que les matelots se préparent pour la tempête.

Une heure plus tard, un fort vent s'élevait.

D'énormes vagues balayaient le pont du navire.

IXE-13, Marius et Gisèle étaient tous les trois, dans la cabine de cette dernière.

– Ça ne sert à rien de monter sur le pont. Nous

pourrions être emportés par les vagues.

La tempête dura plus de deux heures.

Mais comme le capitaine l'avait fait remarquer, le bateau en avait vu bien d'autres.

– Je crois que le pire est passé. Allons faire un tour sur le pont.

Et nos trois amis allèrent retrouver le capitaine.

– Alors, c'est fini ?

– Oui, mais ce fut une dure tempête. Heureusement qu'elle ne fut pas longue.

– Je suppose que les avions vont nous rejoindre ? demanda Gisèle.

– Oui, aussitôt que le vent se sera dissipé. Ça ne devrait pas tarder.

Ils causaient depuis quelques minutes lorsqu'une voix résonna :

– Un sous-marin à tribord... nous avons vu le périscope.

Le capitaine courut.

– Envoyez un message... c'est peut-être un sous-marin allié. Tous les hommes à leur poste de combat.

Il y eut un branle-bas indescriptible.

Les matelots couraient un peu partout.

– Le sous-marin se rapproche, criait l'homme qui surveillait l'horizon.

Et le sous-marin ne répondait pas aux messages qu'on lui envoyait.

Il fallait donc conclure que c'étaient des ennemis.

Les matelots étaient maintenant à leur poste, et prêts à la bataille.

Mais sans le moindre avertissement, le sous-marin lança la première attaque.

Une torpille frappa le navire juste dans le flanc.

– Touchés, nous sommes touchés.

D'autres cris retentirent :

– Le feu... le feu est pris dans la cale.

Des matelots se précipitèrent.

Le capitaine tonna :

– Tirez ! Feu...

Mais le sous-marin n'avait pas été touché.

Une deuxième torpille lancée par les ennemis atteignit de nouveau son but.

Il ne fallait plus songer à se défendre.

– Les chaloupes à la mer... nous allons couler, vite.

Le capitaine se précipita vers IXE-13 et ses deux compagnons.

– Vous allez descendre dans la première chaloupe.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais, c'est un ordre. Il n'y a qu'une femme sur le bateau. La femme la première, les passagers ensuite et enfin, l'équipage. Vous êtes les seuls passagers.

Il ne servait à rien de vouloir discuter.

Les ordres sont les ordres.

Une chaloupe était déjà prête.

Gisèle descendit la première, suivie d'IXE-13 et de Marius.

Trois jeunes matelots prirent place dans la même chaloupe.

Déjà, on se préparait à en mettre une deuxième.

Celle d'IXE-13 était assez éloignée du navire lorsque retentit l'explosion.

Le bateau vola en pièces.

Il ne resta plus qu'un morceau du pont qui descendait vivement au fond des eaux.

Et sur ce morceau du pont, on pouvait distinguer la casquette du capitaine, entouré encore de quelques survivants, attendant héroïquement la mort.

Encore dix secondes, et les eaux se refermèrent sur ce qui restait du bateau.

Gisèle avait fermé les yeux.

IXE-13 murmura :

– Ils sont morts en héros... au devoir...

– Peuchère, nous l’avons échappé juste.

Et les trois jeunes matelots ramaient sans rien dire.

Dans leur for intérieur, ils remerciaient Dieu qui venait de les préserver d’une mort affreuse.

II

Un des jeunes matelots s'écria :

– Regardez... le sous-marin, il remonte...

C'était vrai.

Comme un fantôme se dressant hors des eaux, le sous-marin apparaissait petit à petit.

– Ramez plus vite, ordonna IXE-13.

Il se rappelait une aventure encore toute récente alors que les ennemis n'avaient pas hésité un seul instant à tirer sur les survivants du navire coulé.

– Ils viennent sur nous...

IXE-13 ragea :

– Les salauds !

Gisèle s'écria :

– Mais ils ne sont pas pour nous tuer comme ça... nous sommes sans défense.

Marius, qui observait le sous-marin, déclara :

– Ils mettent une chaloupe à la mer... ils vont sans doute essayer de nous faire prisonniers.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Gisèle.

Ils se concertèrent rapidement.

Les trois jeunes matelots, ils avaient à peine vingt ans, étaient prêts à se constituer prisonniers.

Marius, lui, voulait lutter jusqu'à la mort.

Gisèle était indécise.

C'était IXE-13 qui devait prendre la décision.

– Si nous nous battons, nous n'avons aucune chance, déclara-t-il.

– Peuchère, nous en descendrons tout de même quelques-uns de ces têtes de nazis.

– Peut-être, mais ils enverraient tout de suite du secours. Si nous nous laissons capturer, nous avons toujours l'espoir de nous échapper. Nous sommes déjà sortis de situations pires que celle-là.

– Tu as raison, Jean, je suis de ton avis.

– Nous aussi, dirent les matelots.

Marius dut se ranger à la raison.

IXE-13 sortit un mouchoir blanc de sa poche.

– Qui a un autre mouchoir blanc ?

Marius lui tendit le sien.

Il les noua l'un à l'autre et se mit à faire des signes.

La chaloupe des ennemis se rapprochait.

– Pourvu qu'ils ne nous tirent pas.

Les deux chaloupes n'étaient plus qu'à quelques pieds l'une de l'autre.

Un officier nazi cria en mauvais anglais :

– Vous vous rendez ?

– Oui, répondit IXE-13.

– Passez devant avec votre chaloupe et rendez-vous au sous-marin. Au moindre signe, nous vous déchargeons nos mitraillettes dans le corps... alors, obéissez.

– Allez-y, ordonna IXE-13 aux matelots.

La chaloupe passa à quelques pieds de celle

des ennemis.

L'officier demanda :

– Vous êtes les seuls survivants ?...

– Les seuls.

Bientôt, ils arrivèrent au sous-marin.

Des matelots ennemis les aidèrent à prendre pied sur le monstre amphibie.

Aussitôt qu'ils furent tous montés à bord, un officier cria en Allemand :

– Descendez... nous plongeons... des avions approchent. Ce doit être l'escorte du bateau.

Les gardes poussèrent IXE-13 et ses cinq compagnons vers l'escalier qui menait dans le fond du sous-marin.

Quelques minutes plus tard, tel un ascenseur, le sous-marin disparaissait de la surface des eaux.

IXE-13 et ses amis furent conduits devant le capitaine ennemi.

– Fouillez-les, ordonna ce dernier.

On enleva les armes aux prisonniers, puis le

capitaine demanda :

– Vous êtes les seuls survivants, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je croyais qu'il n'y avait que des membres de l'équipage, sur ce bateau, fit-il en regardant IXE-13 et les deux Français.

Le Canadien prit la parole :

– On nous déportait, dit-il.

– Vous déporter ?

– Oui. Nous sommes Français tous les trois. Ce bateau nous emmenait en Angleterre et de là, nous devons retourner en France.

– Et pourquoi ne vous gardait-on pas au Canada ?

– Parce qu'on nous soupçonnait de travailler pour les nazis, de faire de l'espionnage.

IXE-13 comptait là-dessus pour s'attirer les faveurs du capitaine.

Au début de l'entretien, le capitaine avait parlé en anglais, puis en français.

Mais il parlait mal les deux langues.

Il se tourna vers l'un de ses hommes :

– Donnez de l'ouvrage à ces trois matelots, ils pourront nous être utiles.

Et en anglais, aux trois jeunes marins :

– Vous allez travailler pour nous, vous entendez. Mais si vous tentez de faire du sabotage ou de nous jouer des mauvais tours, malheur à vous. On vous tuera sans pitié.

Les marins promirent de bien faire et sortirent avec leurs gardes.

Désarmés, que pouvaient-ils faire contre tous ces ennemis ?

Le capitaine s'adressa à un autre officier :

– Ces trois-là me semblent intéressants. Je vais les interroger plus longuement.

Il ignorait sans doute que tous les trois comprenaient l'allemand.

IXE-13 et ses amis prenaient bien garde de le laisser voir.

– Allez me chercher notre officier français... il

pourra les interroger plus facilement que moi.

– Bien, Herr Captain.

L'officier sortit.

Le capitaine crut bon d'expliquer en français :

– Nous avons l'un des vôtres qui travaille pour nous. Il est même officier. Comme je parle mal le français, il va vous interroger, ce sera plus facile.

La porte s'ouvrit.

Un officiel d'une vingtaine d'années parut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Voici trois personnes que nous avons faits prisonniers, lieutenant. Ce sont des Français. Ils ont quitté le Canada, parce qu'ils avaient collaborés avec les Allemands, d'après ce qu'ils disent. J'aimerais plus de détails. Pouvez-vous les interroger ?

– Ya, Herr Captain.

Il se tourna du côté de nos amis.

Marius poussa une exclamation :

– Bonne mère !

Le lieutenant s'écria à son tour :

– Marius Lamouche !

III

Le capitaine demanda :

– Vous vous connaissez ?

– Comment ! si nous nous connaissons, mais c'est mon cousin, capitaine.

– Votre cousin ?

– Parfaitement.

Marius murmura :

– Jacques Legrand !

Marius n'était pas surpris de voir son cousin dans l'uniforme d'un officier nazi.

Jacques Legrand était une mauvaise tête.

Lui et Marius avaient été élevés ensemble.

Ils étaient allés à la même petite école, mais Jacques était tout différent de Marius.

Il avait des idées à lui... des idées à la Hitler.

Lorsque la guerre se déclara entre la France et l'Allemagne, Marius n'entendit plus parler de son cousin.

Et voilà que, tout à coup, il le retrouvait dans l'uniforme d'un officier nazi.

– Tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici, n'est-ce pas, Marius ?

– Non, jamais je n'aurais cru cela de toi, Jacques.

– Pourtant, tu me connaissais... et toi, j'ai appris que tu n'avais pas beaucoup changé. On m'a beaucoup parlé de toi...

Il se tourna vers IXE-13 et Gisèle :

– De toi et de tes amis...

Le Canadien sentit la soupe chaude.

– Mes amis ?

– Mais oui, tu es devenu presque un type légendaire, Marius. IXE-13 et Gisèle, nous vous connaissons bien, j'ai même donné quelques détails à mes bons amis les nazis.

– On t'a certainement mal renseigné, Jacques.

– N’essaye donc pas de jouer au plus fin avec moi. Lorsque nous étions ensemble au collège, tu me reprochais mes idées révolutionnaires... eh bien, c’est à mon tour de prendre ma revanche, mon cher Marius, nous verrons bien lequel de nous deux avait raison.

Le capitaine écoutait sans comprendre grand-chose.

– Comme ça, ce sont des amis ? demanda-t-il.

Le lieutenant éclata de rire :

– Des amis ?... on ne peut en rencontrer de meilleurs, capitaine.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous allez avoir une promotion. Hitler lui-même vous félicitera.

– Comment ça ?

– Eh bien, vous avez mis la main sur le plus célèbre trio d’espions des armées alliées. IXE-13 et ses compagnons.

– Quoi ?

Marius les interrompit :

– Tu te trompes, Jacques.

– Tu crois ? Alors, qui sont ces deux-là ?
allons, présente-les..., nous vérifierons ensuite
leur identité. Vous devez avoir des papiers.

Oui, ils avaient des papiers.

Mais naturellement, c'étaient des faux, y
compris celui de Marius.

Jacques les examina en souriant :

– Tiens, tu as un faux papier, mon cher
Marius... donc ceux de tes amis doivent être aussi
des faux.

Le capitaine les arrêta brusquement :

– C'est assez, si ces gens sont des espions
dangereux, nous allons le savoir et ce ne sera pas
long. En attendant, nous allons les tenir sous
bonne garde.

Le capitaine donna des ordres.

Quelques minutes plus tard IXE-13 et ses deux
amis étaient solidement attachés et poussés dans
un coin du sous-marin.

Deux marins montèrent la garde à leurs côtés.

Le capitaine se dirigea vers la cabine du télégraphiste.

– Préparez-vous à envoyer un message à Berlin... Il nous faut des détails sur trois de nos prisonniers.

– Bien, capitaine, vous pouvez dicter.

– Envoyez des détails concernant l'espion IXE-13. Avons fait trois prisonniers. Il s'agit peut-être d'IXE-13 et ses compagnons.

Il y eut un temps.

Le télégraphiste demanda :

– Est-ce tout ?

– Non.

Le capitaine continua :

– Envoyez signalement. Sommes certains que l'un des trois est Marius Lamouche.

– Ensuite ?

– C'est tout. Aussitôt que vous aurez reçu des nouvelles, avertissez-moi.

– Bien, herr Captain.

Le capitaine alla rejoindre le lieutenant Jacques Legrand.

– Eh bien, Legrand, si vous ne vous êtes pas trompé, je verrai à ce que vous soyez décoré.

– Mais non, capitaine, je ne fais que mon devoir... et j'accomplis aussi une petite vengeance.

– Une petite vengeance ?

– Oui, voyez-vous, moi, j'ai la mémoire fort longue, je me souviens de tout, surtout du passé.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh, c'est une histoire, une histoire qui date du collège.

Et Legrand raconta au capitaine ce qui s'était passé.

Un fait que Marius avait sans doute oublié.

Les deux jeunes hommes avaient environ dix-huit ans.

Ce jour-là, dans la cour de l'école, on parlait de la guerre de 1914.

Legrand, un premier de classe et qui avait

beaucoup de facilité de parole en imposait à ses camarades.

Au milieu de la discussion, il déclara :

– En tous les cas, je gage qu'on aurait été bien mieux si les Allemands avaient gagné la guerre.

– Ferme-là Jacques, tu n'as pas le droit de dire cela.

– Tiens, regarde donc le gros Marius qui s'mêlent de ça... qu'est-ce que tu connais là-dedans ?

– Moi, je suis Français et la France passera avant tout.

– Eh bien, as-tu déjà entendu parler d'Hitler ?

– Hitler !

– Oui, c'est lui qui dirige l'Allemagne maintenant. Eh bien, cet Hitler, c'est un homme, je gage qu'il va aller loin. Ça prendrait au moins dix grosses têtes de Français comme la tienne pour faire un Allemand comme lui.

Marius n'en pouvait plus.

Même si Legrand était son cousin, c'en était

trop.

Il lui asséna un coup de poing en pleine figure.

Jacques Legrand n'essaya même pas de se défendre.

Marius était plus gros et beaucoup plus fort.

Tous les deux durent se rendre au bureau du directeur.

Marius raconta exactement ce qui s'était passé.

Le directeur déclara :

– Je ne peux pas vous blâmer, Lamouche, d'avoir agi ainsi. À votre place, j'aurais fait la même chose.

Puis, se tournant vers Legrand :

– Vous devriez avoir honte de parler ainsi devant vos compagnons.

– On a le droit à notre opinion. On est dans un pays libre. J'ai la mienne comme vous avez la vôtre.

– Non, ce n'est pas tout, Legrand. Vous resterez en retenue tous les soirs pendant une

semaine.

En sortant du bureau du directeur, Legrand murmura à l'oreille de Marius :

– Ton coup de poing, tu vas me le payer. Je m'en souviendrai longtemps.

Le capitaine avait écouté l'histoire en silence.

– Écoutez Legrand, je vais être bon pour vous. Vous n'avez jamais eu la chance de remettre ce coup de poing à votre cousin ?

– Jamais.

– Eh bien, gênez-vous pas, Legrand, il est attaché et ne peut remuer. Que ce soit un espion ou non, il mérite une punition. C'est juste que vous lui remettiez votre coup.

– Capitaine, vous ne pouvez croire comme vous me faites plaisir.

– Eh bien, je veux assister à cette scène. Ce sera très drôle.

Ils retournèrent à l'endroit où se trouvaient les prisonniers.

– Capitaine ?

– Oui, lieutenant ?

– Je puis lui faire payer l'intérêt ?

– Mais certainement, allez donc, mon cher.

Ils s'arrêtèrent devant Marius.

– Levez-le, ordonna Legrand.

Les gardes obéirent et mirent Marius sur pieds.

Le Marseillais avait les pieds et mains liés.

– Mon cher Marius, je vais te rappeler un certain fait, une histoire de la petite école. Te souviens-tu du jour où je t'ai parlé d'Hitler... c'était en 1934. L'année où Hitler devint führer. J'avais parlé de lui avec admiration dans la cour de l'école... Te souviens-tu ?

– Oui, et je t'ai donné un coup de poing ?

– Exactement. Eh bien, moi, je t'avais promis qu'un jour, je te rendrais ce coup de poing. Ce jour-là est arrivé, mon cher Marius.

Et le Français décrocha un coup terrible en pleine figure de Marius.

– Change pour change.

Marius avait perdu l'équilibre et était tombé.

– Salaud, tu en profites parce que j'ai les mains et les pieds attachés.

Legrand ricana, puis :

– Il y a sept ans de cela, mon cher Marius... alors, en sept ans, les intérêts se sont accumulés. Tu vas les avoir, les intérêts, j'y ai droit.

Et il se mit à frapper à coup de pieds sur la tête du Marseillais.

Marius poussait des cris de douleur, surtout quand Legrand touchait son épaule blessée.

– Maintenant, je crois que j'ai eu ma revanche.

Un soldat apparut :

– Capitaine ?

– Oui.

– Le télégraphiste vous fait demander.

– La réponse.

Le capitaine se précipita.

Le message était fort long.

On y donnait la description d'IXE-13 et de ses

deux compagnons.

Puis, l'on informait le capitaine qu'IXE-13 était retourné au Canada.

L'ennemi était fort bien renseigné.

– Il n'y a pas d'erreur, c'est bien IXE-13. Envoyez la réponse. Notre prisonnier est bien IXE-13.

– Bien, Herr Captain.

Dix minutes s'écoulèrent, puis un nouveau télégramme arriva.

Il était rédigé comme suit :

« Entrez immédiatement en Allemagne avec vos prisonniers. »

Et c'était signé :

– Commandant Von Tracht !

Von Tracht, l'ennemi juré d'IXE-13.

IV

– Heil Hitler !

– Hêil Hitler !

– Vous m’avez appelé, commandant ?

– Oui. Allez me chercher le capitaine Bouritz, immédiatement.

– Bien, commandant.

Le secrétaire de Von Tracht sortit.

Quelques minutes plus tard, Bouritz, un autre des ennemis les plus jurés d’IXE-13, entrait.

– Heil Hitler ! fit-il en levant le bras droit au-dessus de sa tête.

Le commandant répondit à son salut :

– Heil Hitler !

– Vous voulez me parler, commandant ?

– Oui Bouritz. Tu sais que c’est demain le

grand jour ?

– Le grand jour ?

– Mais oui, l'arrivée d'IXE-13 à Berlin.

– Mais c'est vrai, Mein Gott.

– Le sous-marin doit arrêter à V... demain matin aux premières heures. Je vais te faire un grand honneur, mon cher Bouritz.

– Oui, commandant.

– Tu vas aller chercher IXE-13 et ses compagnons.

– Oui, commandant.

– Tu les surveilleras bien ?

– Oui, commandant.

– Il faut que tu rachètes tes erreurs passées. Tu as souvent été un imbécile.

– Oui, commandant.

– C'est de ta faute si IXE-13 nous a déjà glissé entre les doigts.

– Oui, commandant.

Bouritz prenait tous les torts.

Il répondait toujours oui.

– Tu me l’emmèneras ici.

– Oui, commandant.

– Et tu verras, mon cher Bouritz, que nous allons nous amuser.

– Oui, commandant.

– Je prépare déjà de petits banquets à leurs intentions. Hé, hé, Von Tracht n’est pas un imbécile, n’est-ce pas Bouritz ?

– Oui, commandant.

Von Tracht bondit :

– Quoi ? qu’est-ce que tu dis ? Je suis un imbécile ?

– Oui, commandant... je veux dire non, commandant, l’imbécile, c’est moi commandant.

– Tu n’as pas besoin de me le rappeler, je le sais trop bien. Alors, je puis compter sur toi ?

– Ne craignez rien, commandant, je vais prendre toutes les précautions nécessaires.

– Quand pars-tu ?

– Nous allons nous rendre à V... et y coucher ce soir. Je puis emmener des hommes avec moi ?

– Autant que tu voudras.

Bouritz salua et sortit.

Comme il le disait, il prit ses précautions.

À quatre heures, cinq camions quittaient la ville de Berlin.

Il y avait en tout quarante hommes armés jusqu'aux dents.

Tous prirent le chemin de la ville de V... où devait arriver le sous-marin.

Le lendemain matin, à six heures, le sous-marin fit son apparition à environ un demi-mille du port.

Aussitôt Bouritz lança dix chaloupes à la mer pour aller à la rencontre du sous-marin.

Il y avait quatre hommes par chaloupe.

– Ne les laissez pas s'échapper.

Il aurait fallu qu'IXE-13, Marius et Gisèle accomplissent un miracle pour s'échapper.

Le capitaine alla les chercher et les fit monter sur le pont.

Ils avaient toujours les poignets liés, mais on avait libéré leurs chevilles pour qu'ils puissent marcher.

Les matelots mirent les chaloupes à la mer.

– Descendez et si vous faites le moindre faux mouvement, on vous tire dans le dos.

Gisèle passa la première et ses deux amis la suivirent.

Ils prirent place dans une chaloupe, et trois gardes s'installèrent aux rames.

Un quatrième, mitrailleuse à la main, surveillait les prisonniers.

Les dix chaloupes, envoyées par Bouritz, entourèrent celle d'IXE-13.

– Peuchère, on dirait qu'on a peur de nous.

– Silence, tonna le garde.

Et les chaloupes arrivèrent à bon port.

Bouritz attendait sur le quai.

IXE-13, s'écria-t-il en voyant son ennemi. C'est le plus beau, le plus beau jour de toute ma vie... le plus beau... le plus beau.

– Il devient fou, fit Marius à voix basse.

Bouritz fit placer ses hommes en ligne.

Six se tenaient derrière les prisonniers, les carabines appuyées dans leur dos.

Six autres ouvraient la marche.

Bouritz en tête, le contingent s'ébranla.

Tous les autres hommes, les trois matelots canadiens, les membres de l'équipage du sous-marin venaient derrière.

Ils se rendirent jusqu'aux camions.

– Montez dans le troisième camion, ordonna Bouritz.

IXE-13 et ses amis obéirent.

Vingt soldats se placèrent à leurs côtés.

– Surtout, répéta Bouritz, ne les laissez pas s'échapper.

Les officiers du sous-marin et Bouritz prirent

place dans le premier camion.

– En avant, partez.

Et les camions se mirent en route en direction de Berlin.

*

La porte s'ouvrit violemment :

– Commandant ?

– Ya ?

– Les camions, ils arrivent.

– Très bien, qu'ils arrivent, fit Von Tracht impassible. Ce n'est pas une raison d'entrer dans mon bureau sans frapper et sans saluer.

– Excusez commandant.

– Vous direz à Bouritz de m'emmener les prisonniers ainsi que les officiers du sous-marin.

– Bien, commandant.

Et avant de sortir, le secrétaire n'oublia pas son salut.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Aussitôt que la porte se fut refermée, le Commandant se précipita à la fenêtre.

Il vit les prisonniers descendre des camions.

– Mein Gott ! IXE-13... jamais je n'aurais pensé pouvoir mettre la main sur lui...

Le commandant sourit en voyant le groupe d'hommes descendre des camions.

– Bouritz a pris ses précautions, à ce que je vois.

Tous entrèrent dans la bâtisse.

Deux minutes plus tard, on frappait à la porte du bureau de Von Tracht.

Le commandant était retourné s'asseoir derrière son bureau.

– Entrez !

Bouritz passa le premier.

Le capitaine du sous-marin, le lieutenant Jacques Legrand, IXE-13, ses deux compagnons

et les trois matelots canadiens le suivirent.

Quelques gardes demeurèrent dans la porte.

– Heil Hitler !

– Tous, à l'exception des prisonniers, levèrent le bras :

– Heil Hitler !

Le capitaine Bouritz déclara, en montrant le petit groupe :

– Voilà vos prisonniers, commandant.

– Je vois, je vois, qui sont ces trois matelots.

– Les survivants du bateau que nous avons coulé, commandant, répondit le capitaine.

– Des Anglais ?

– Non des Canadiens.

– Très bien, conduisez-les aux cellules, je m'occuperai d'eux plus tard.

Bouritz donna des ordres.

Des gardes sortirent avec les prisonniers.

– Von Tracht déclara :

– Il n'est pas nécessaire qu'il y ait tant de

gardes dans mon bureau. Bouritz, laisse deux gardes en dedans. Que les autres demeurent à la porte.

– Bien, commandant.

Von Tracht offrit des fauteuils au capitaine du sous-marin et à Legrand.

– Capitaine, je tiens à vous féliciter, vous avez fait une fort belle capture.

– C'est le lieutenant Legrand que vous devez féliciter, commandant.

– Legrand ?

– Oui, un Français.

Legrand ajouta :

– Qui sait se ranger du bon côté, commandant.

On conta à Von Tracht ce qui s'était passé.

– Ainsi, Marius Lamouche est votre cousin, Legrand ?

– Exactement.

– Eh bien, nous pouvons dire que le Marseillais a bien tombé. Sur un autre sous-

marin, ces trois oiseaux seraient peut-être passés comme de simples prisonniers.

Il y eut un silence, puis :

– Vous demeurez quelques jours ici, capitaine ?

– Non, nous devons reprendre la mer dans quelques jours.

– C'est regrettable, car j'ai l'intention d'organiser des petits spectacles en l'honneur de nos amis. Mais soyez certain que vous serez récompensé.

– Oh, ce n'est pas nécessaire, commandant.

– Si, si, nous tenions tellement à la capture de ce fameux IXE-13. Revenez me rendre visite avant votre départ.

– Bien, commandant.

C'était une manière polie de leur faire comprendre que l'entrevue était terminée.

Legrand et le capitaine sortirent.

Pourtant, le traître français aurait donné cher pour savoir ce que Von Tracht ferait de son

cousin Marius.

Une fois la porte refermée, Von Tracht se leva.

Il alla examiner IXE-13 de plus près.

– Vraiment, je ne m’attendais pas à recevoir votre visite si tôt, IXE-13. Vous me négligiez depuis quelque temps.

Ça ne servait à rien de vouloir jouer au plus fin.

IXE-13 et ses compagnons étaient pris et bien pris.

– Ce n’était pas de ma faute, commandant. J’aime toujours à vous rendre visite. Mais je crois que vous n’aimez pas toujours à me recevoir...

– Ça dépend...

– Vous détestez que je vous quitte, n’est-ce pas ?

– Exactement. Mais cette fois, vous allez rester avec moi... parmi nous. Vous vous êtes échappés à trois ou quatre reprises... nous n’avions pas assez pris de précautions.

– Cette fois, je vois que vous en avez pris.

Bouritz s’avança :

– C’est moi qui me suis occupé de cela... on ne prend jamais trop de précautions.

Le commandant se tourna du côté de Bouritz.

– Capitaine ?

– Ya ?

– Vous allez les faire enfermer dans les cellules et vous mettrez trois gardes à chaque porte.

– Bien, commandant.

– Vous allez laisser la belle Gisèle ici, je l’ai toujours aimée, je veux lui parler, seul à seul.

– Salaud ! fit IXE-13.

Le commandant donna une violente gifle à IXE-13.

– Vous êtes un insolent.

IXE-13 reprit :

– Et vous, vous êtes un lâche, vous n’oseriez pas me frapper si j’étais seul à seul avec vous, car

vous savez fort bien qu'un seul Canadien vaut dix Allemands.

– Bravo, patron, c'est bien parlé.

Bouritz s'était avancé à son tour pour frapper IXE-13.

Mais le commandant l'arrêta :

– Non, Bouritz... j'ai une idée... une idée merveilleuse... nous allons donner à ce cher petit IXE-13 l'occasion de prouver ses avances.

– Que voulez-vous dire ?

– Je t'expliquerai plus tard. Fais-les conduire à la cellule.

– Bien commandant.

Bouritz sortit avec les gardes.

Le commandant retourna s'asseoir à son bureau.

Il fit signe à Gisèle :

– Asseyez-vous, ma chère enfant...

Gisèle obéit, tremblante.

– Comme je l'ai dit tout à l'heure, je vous ai

toujours aimée en silence... Depuis la première fois que je vous ai vue... je n'ai cessé de penser à vous.

Le commandant se leva et s'approcha de Gisèle.

– Laissez-moi, cria-t-elle.

– Oh ! n'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal... aucun. Au contraire, je ne vous veux que du bien...

Il la prit par les épaules, la retourna et la força à l'embrasser.

Gisèle lui mordit les lèvres.

Le commandant ne dit pas un mot.

Il sortit un mouchoir de sa poche et essuya la goutte de sang qui perlait à ses lèvres, puis il reprit :

– Je te veux à moi et je t'aurai...

– Jamais.

– Si. Jamais, c'est un mot qui n'existe pas pour moi. Quand le commandant Von Tracht désire quelque chose, il l'obtient.

Il ricana et retourna s'asseoir derrière son bureau.

– Ma chère Gisèle, je vais te faire un marché.

– Je ne veux pas de vos marchés, je refuse d'avance.

– Écoute, je pourrais fort bien te forcer à demeurer avec moi, mais j'attends que tu acceptes toi-même. Et pour ça, j'ai de multiples moyens à ma disposition... et sans te faire de mal.

– Jean !

– Non, du moins, pas tout de suite, je ne me servirai pas de ton fiancé tout de suite. IXE-13 peut nous être trop utile. Car moi, ici, Von Tracht, j'ai bel et bien l'intention d'envoyer en Angleterre un sosie de ton IXE-13.

Gisèle tressaillit.

Von Tracht était capable d'un tel complot.

– Mais il ne s'agit pas de ça, reprit le commandant. Nous avons au camp de concentration, plus de quatre cents prisonniers français... nous te ferons visiter le camp, dès aujourd'hui.

– Bandit.

– Chaque jour, l'un de tes compatriotes endurera le martyr, nous lui crèverons les yeux, ou encore, lui arracherons des doigts, des orteils, toutes sortes de petits supplices avant de leur donner le coup de grâce... chaque jour, un Français mourra, devant tes yeux.

Elle ne pourrait jamais endurer de voir les siens se faire torturer à cause d'elle, et cela le commandant le savait.

– Le jour où tu te seras décidée... où tu seras devenue raisonnable, que tu voudras m'aimer, eh bien, ce jour-là, nous cesserons les supplices et toi, tu seras traitée comme une petite reine. C'est tout ce que j'ai à te dire pour aujourd'hui. Réfléchis bien. À quatre heures, on t'emmène au camp de concentration et là, tu assisteras au premier supplice.

Le commandant sonna.

Le secrétaire parut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Dites à Bouritz de conduire mademoiselle à sa cellule. Ensuite qu’il vienne me rejoindre.

– Bien, commandant.

Gisèle se dirigea vers la sortie avec le secrétaire.

– Alors, si vous changez d’idée, ma chère, laissez-le moi savoir.

Et Gisèle sortit, désespérée.

Combien de temps endurerait-elle ce supplice avant de fléchir devant son bourreau.

V

– Les voilà tous bien enfermés, commandant.

– Aucun danger qu'ils ne s'évadent ?

– Non. Pas cette fois. Même quand le garde va leur donner à manger, les quatre autres se tiennent près de la cellule. S'il se passe la moindre chose, ils ont ordre de tirer et de tirer pour tuer.

– Tu as bien fait, Bouritz.

Le capitaine s'assit :

– Et puis, commandant, la petite ?

– Je vais la gagner. Cet après-midi, à quatre heures, tu la conduiras au camp de concentration, et tu la feras assister à un spectacle. Tous les jours, il y a des martyrs... mais je vais lui faire croire que c'est à cause de son refus de m'aimer que ces gens meurent.

– Mein Gott, vous avez de bonnes idées,

commandant.

– Je le sais, ce n'est pas toi qui les aurais eues.

– Non, commandant.

Il y eut un silence, puis, Von Tracht reprit :

– Bouritz, ce n'est pas pour cela que je veux te voir, je veux te parler d'autre chose.

– Allez-y, commandant.

– J'ai l'intention d'organiser un spectacle pour récréer tous nos amis, les officiers.

– C'est une bonne idée.

– Ce spectacle mettra en vedette IXE-13 lui-même.

Bouritz regarda le commandant, surpris :

– IXE-13 ?

– Parfaitement. Tu te souviens de ses paroles de tout à l'heure ?

– Qu'un Canadien valait mieux que dix Allemands ?

– Exactement. Eh bien, je vais lui donner la chance de prouver ses avances.

– Comment cela ?

– Nous allons organiser un combat entre lui et Éric.

Bouritz sursauta :

– Pas Éric du camp de concentration ?

– Exactement.

– Mein Gott, il va le tuer.

– Non, non, j'avertirai bien Éric, je veux qu'il fasse une bonne boucherie mais je ne veux pas qu'il le tue.

– Et quand aura lieu le combat ?

– Le plus tôt possible. Éric est continuellement en forme. C'est l'homme le plus fort d'Allemagne, probablement... et puis, nous ne prendrons pas de chances.

– Comment cela ?

– À partir de demain, IXE-13 et le Marseillais recevront chacun dix coups de fouet par jour, pour chasser de leur tête toute idée de fuite... nous nous arrangerons pour lui donner ces coups quelques minutes seulement avant le combat.

– Éric n’a pas besoin de cela pour gagner.

– Je sais, mais nous serons quand même plus sûrs de notre affaire.

– Mein Gott que j’ai hâte de voir ce combat. Ce sera un véritable régal.

IXE-13 et Marius étaient enfermés dans deux cellules assez éloignées l’une de l’autre.

Ils ne pouvaient pas se parler.

Seul dans sa cellule, IXE-13 réfléchissait.

*

À quelques reprises, Von Tracht et Bouritz l’avaient fait prisonnier.

Il avait réussi à s’échapper.

Mais cette fois, les nazis prenaient beaucoup plus de précautions qu’à l’ordinaire.

Il n’y avait qu’une seule chose à faire.

– Mourir, se disait IXE-13. Donner ma vie pour ma patrie, mais en emmenant le plus

possible d'Allemands avec moi, y compris Von Tracht et Bouritz.

IXE-13 profiterait de la première occasion.

– Ce sera ma dernière mission, mais j'aurai au moins la satisfaction de ne pas trop mal faire. Si je pouvais en tuer dix, ça prouverait ce que j'ai dit au commandant. Dix pour un.

Marius, lui, était plus confiant.

Pour lui, IXE-13 était presque'un dieu.

Il l'avait vu sortir indemne des situations les plus périlleuses.

– Le patron trouvera bien une idée, bonne mère.

Il entrevoyait déjà le jour de sa liberté et il n'avait qu'une seule idée derrière la tête.

Retrouver son cousin Jacques Legrand.

– Et il va payer... il va payer pour les coups qu'il m'a donnés... on rencontre toujours son homme, sur la terre... je finirai bien par rencontrer Legrand.

Gisèle était sans doute la plus malheureuse des

trois.

Elle aimait IXE-13.

Elle était fiancée au Canadien.

La jeune Française était prête à donner sa vie pour son héros, mais pourrait-elle endurer le supplice qu'allait lui faire subir Von Tracht.

À quatre heures moins dix, ce jour-là, elle vit une ombre s'approcher de sa cellule.

C'était le capitaine Bouritz.

Il dit quelques mots aux gardes.

L'un des gardes vint ouvrir la porte de la cellule.

– Allons, sortez.

Gisèle obéit.

Elle savait que Bouritz devait l'emmener au camp de concentration.

– Le martyr qui commence... non, non, je pourrai pas endurer cela... faire souffrir mes compatriotes.

– Bonjour, mademoiselle Gisèle. Je viens sur

les ordres du commandant. J'ai un endroit à vous faire visiter.

– Je sais.

– Tant mieux, ça évitera les explications.

Les cinq gardes entourèrent Gisèle et tous se dirigèrent vers la sortie.

Une automobile attendait à la porte.

Gisèle s'assit entre Bouritz et le chauffeur.

Elle se tourna vers le capitaine :

– Vous savez ce que le commandant attend de moi ?

– Oui. Il veut se faire aimer d'une jolie Française... et je ne le blâme pas.

– Je suis prête à accepter ses propositions, mais à une condition.

– Laquelle ?

– Qu'il mette IXE-13 et Marius en liberté.

Bouritz éclata de rire.

– Vous pensez qu'il va accepter cela... mais jamais de la vie, le commandant n'est pas un

imbécile.

– Je pense justement le contraire.

La voiture s’arrêta.

Ils étaient rendus au camp de concentration.

Bouritz entra le premier.

Les gardes et Gisèle le suivirent.

Il parla à voix basse avec l’un des officiers du camp.

– Très bien, capitaine.

L’officier se retira en vitesse.

Quelques minutes plus tard, on emmenait Gisèle devant une grande vitre.

Elle pouvait voir là, une grande salle avec toutes sortes d’instruments servant aux supplices des prisonniers.

Bouritz ouvrit une petite fenêtre.

– Par là, vous pourrez entendre ce qui va se passer.

Un homme parut.

Il devait mesurer tout près de sept pieds.

C'était le géant de Berlin, le Baron Éric.

– C'est notre bourreau, expliqua Bouritz.

Éric ne portait qu'une petite culotte noire.

Il pouvait peser tout près de trois cents livres.

C'était un homme fort bien bâti et on pouvait dire, que malgré sa pesanteur, il n'avait pratiquement pas de graisse.

Une porte s'ouvrit et une femme, dans la quarantaine, deux enfants de six ou sept ans et des gardes entrèrent.

– Tiens, voilà la suppliciée, fit Bouritz.

– Et les enfants ?

– Ce sont ses enfants... nous leur donnons le grand privilège d'assister à ce spectacle.

– Bandits !

Éric prit la femme par les bras et l'emmena à une table où il la fit coucher.

Il est inutile de raconter ce qu'elle dut endurer, c'est trop barbare.

Mais disons simplement que Gisèle n'eut pas

la force de tout voir le spectacle.

Elle perdit connaissance quelques minutes avant la mort de la brave mère française.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouvait dans sa cellule.

Le commandant Von Tracht était à ses côtés.

– Eh bien, ma chère Gisèle, comment as-tu aimé ce spectacle ?

– Allez-vous en... allez-vous en, je ne veux plus vous voir... jamais...

– Oh, je n'insiste pas... demain, vous assisterez à un autre spectacle.

– Non, non... je ne veux pas.

– Et moi, je veux. Je suis le maître et je vais le prouver.

Le commandant sortit en faisant claquer la porte.

Demeurée seule, Gisèle se mit à pleurer.

Puis, elle prit une résolution.

Elle accepterait les offres de Von Tracht.

Il ne fallait pas que ce supplice continue !

– Je vais accepter... et je vais le tuer... oui, je vais le tuer...

Et petit à petit, un projet mûrissait dans son cerveau.

– Jean sera fier de moi... je mourrai, mais j'emmènerai le commandant Von Tracht avec moi dans la tombe.

*

Lorsqu'arriva quatre heures, le lendemain, Gisèle n'eut pas le courage de dire à Bouritz qu'elle acceptait la proposition de Von Tracht.

Elle préféra attendre, une seule autre journée.

Et de nouveau, elle dut assister à l'un des martyrs d'une de ses compatriotes.

S'il est possible, ce supplice fut pire que le premier.

Mais cette fois, Gisèle ne perdit pas connaissance et elle regarda, horrifiée, le

spectacle jusqu'à la dernière seconde.

– Le commandant attend toujours votre réponse, mademoiselle Gisèle. Si vous vous décidez, vous n'avez qu'à le dire à l'un des gardes.

Gisèle ne répondit pas.

Bouritz alla retrouver le commandant Von Tracht.

– Entrez, cria le commandant, en entendant frapper.

– Heil Hitler, fit Bouritz en ouvrant la porte.

– Heil Hitler !

Bouritz s'avança :

– Et puis, quelles nouvelles ? demanda le commandant ?

– Des bonnes... des bonnes nouvelles.

– Comment cela ? Elle accepte ?

– Pas encore, mais pour la première fois, elle n'a pas dit non. Pour moi, commandant, la victoire est proche.

– Tant mieux... eh bien Bouritz, c'est pour demain.

– Quoi donc ?

– Le combat entre Éric et IXE-13.

– Mein Gott que j'ai hâte.

– Le spectacle aura lieu dans le gymnase. Tous les officiers sont invités. Nous serons sans doute, une centaine de spectateurs.

– Demain après-midi ?

– Oui, alors tu feras donner le fouet à IXE-13 demain matin. Il sera assez affaibli.

– Et Éric, qu'est-ce qu'il dit de cela ?

– Il m'a demandé ce qu'il pouvait faire... lui casser une jambe... un bras...

– Et puis ?

– S'il veut lui casser une jambe, il est le bienvenu. Ça lui enlèvera l'idée de s'enfuir.

Bouritz se mit à rire, trouvant la farce de Von Tracht très drôle.

Il était midi.

Le garde apporta le dîner de Gisèle.

– Garde ?

– Oui, mademoiselle ?

– Dites au commandant Von Tracht que je désire le voir.

– Très bien.

À une heure, Von Tracht arrivait à la cellule de Gisèle.

– Tu veux me voir, ma belle enfant ?

Gisèle baissa la tête :

– Vous avez gagné commandant. Faites de moi ce que vous voulez. J’accepte tout sans rien dire.

Von Tracht était fou de joie.

– Enfin, j’ai ce que je voulais... eh bien Gisèle, tu vas être récompensée.

– Oh, je n’ai pas besoin de récompense...

– Si, si, cet après-midi, tu vas assister à un spectacle... dans ma loge... dans la loge d'honneur... un combat.

– Un combat ?

– Oui. Tu as vu le géant Éric, le bourreau ?

– Oui.

– Eh bien, il va se mesurer à un autre homme... un combat ouvert.

– Personne ne peut battre un homme comme lui.

– Pourtant ton fiancé a dit que ça prenait dix Allemands pour battre un Canadien.

Gisèle devint toute pâle :

– Vous ne voulez pas dire que c'est Jean ?...

– Oui, c'est IXE-13 qui va combattre Éric, notre champion.

– Vous êtes fou.

– Non, je veux m'amuser. En attendant, je vais donner les ordres pour qu'on vous laisse un peu plus de liberté.

Et Von Tracht sortit, l'air triomphant.

Gisèle demeurait seule, éperdue.

– Jean contre ce géant... mais il va se faire
tuer...

VI

Le capitaine Bouritz arriva à la cellule d'IXE-13.

Il fit ouvrir la porte :

– Sortez IXE-13, le commandant veut vous voir.

Le Canadien obéit.

Malgré les coups de fouet qu'il avait reçus, IXE-13 ne disait rien.

Il se tenait droit, prêt à tout endurer jusqu'au moment où il pourrait mettre son projet à exécution.

On l'emmena au bureau de Von Tracht.

Marius y était déjà.

– Bonjour IXE-13... tiens, on dirait que vous avez pâli depuis la dernière fois que je vous ai vu.

IXE-13 ne répondit pas.

– C’est regrettable que vous perdiez des forces, car vous allez en avoir besoin, aujourd’hui.

– Ah !

– Vous pouvez battre dix Allemands, eh bien, vous allez avoir la chance d’en battre, mais un seul... un combat loyal, d’homme à homme, dans l’arène de notre gymnase. Vous allez vous mesurer contre le géant Éric.

IXE-13 ne broncha pas.

Il dit simplement :

– Je suis prêt. Quand a lieu ce combat ?

– Cet après-midi, dans un quart d’heure exactement.

Marius s’avança :

– Patron, laissez-moi me battre... vous n’aurez pas de chance contre un géant... moi, je suis gros... grand.

IXE-13 l’arrêta de la main :

– Non, laisse, Marius, je me battraï.

– Mais...

Von Tracht sourit :

– Écoutez le Marseillais, si vous le voulez, vous aurez votre tour, aussitôt celui d'IXE-13 terminé... j'ai idée que le combat ne sera pas de ces plus longs.

Le commandant se tourna vers Bouritz :

– Capitaine ?

– Oui, commandant ?

– Faites conduire les prisonniers dans le gymnase. Marius prendra place dans ma loge aux côtés de ma nouvelle amante, Gisèle Tubœuf.

IXE-13 pâlit.

– Oh, c'est vrai... j'oubliais... eh bien, Gisèle a changé. Elle a accepté mes propositions, mon cher IXE-13... elle est très raisonnable et très aimante.

– C'est faux...

– Vous verrez...

Bouritz donna des ordres.

Les gardes emmenèrent IXE-13 et Marius.

Chemin faisant, Marius demanda :

– Vous croyez avoir une chance ?

– Non... mais nous allons jouer le grand coup, Marius.... ils seront là un groupe d'officiers, il faut en tuer le plus possible. C'est aussi bien d'en finir tout de suite. Alors, ne perdons pas notre chance.

– Bien, patron.

Un des gardes cria en allemand :

– Silence... Silence.

IXE-13 avait parlé à voix basse, mais ses chuchotements avaient été perçus.

Ils arrivaient au gymnase.

L'arène était dressée au milieu de la salle.

Éric y était déjà.

– Peuchère... regardez donc ce géant.

L'Allemand était à faire des exercices de souplesse.

IXE-13 attendit au bas de l'arène.

Les officiers arrivèrent tour à tour.

Enfin, Von Tracht, Bouritz et Gisèle firent leur apparition.

IXE-13 sursauta en apercevant Gisèle.

Elle ne portait pas le costume de prisonnière, mais était vêtue d'une fort belle robe du soir.

Von Tracht avait-il dit la vérité ?

De plus, elle tenait le commandant par le bras.

Des applaudissements saluèrent leur arrivée.

Ils prirent place dans une sorte de loge et on vint chercher Marius qui s'assit aux côtés de Gisèle.

Quatre gardes, fusil à la main, se tenaient debout derrière la loge.

– Peuchère, je n'aurai pas grand chance de faire ce que le patron m'a demandé.

Bouritz alla retrouver IXE-13.

– Vous êtes prêt ?...

– Oui.

– Eh bien, le combat est divisé par rondes de cinq minutes.

– Et l'on se bat de quelle manière ?

– Tous les coups sont permis.

– Fort bien.

IXE-13 monta dans l'arène.

– Il n'y a pas d'arbitre ?

– Non, vous commencez au son de la cloche et vous arrêtez lorsqu'elle sonne... mais le combat ne durera pas une ronde.

IXE-13, qui mesure cinq pieds et dix et pèse environ cent-soixante livres, avait l'air d'un nain aux côtés de Éric.

L'Allemand avait un gros avantage.

Tout d'abord, il ne portait que sa petite culotte noire.

IXE-13, lui, avait le costume du prisonnier.

Il serait beaucoup plus gêné dans ses mouvements.

L'Allemand était beaucoup plus fort et pouvait encaisser beaucoup plus qu'IXE-13.

Le seul avantage que pouvait posséder le

Canadien était la vitesse et la connaissance de la boxe.

IXE-13 avait déjà remporté un championnat amateur du Canada.

Mais il était loin d'être en forme.

La cloche résonna et dans les oreilles de Marius et Gisèle, ce fut un glas funèbre.

Éric, tout souriant, s'avança au devant de son adversaire.

Mais IXE-13 ne bougea pas.

Il l'attendait dans son coin et préparait sa tactique.

Lorsque le géant ne fut plus qu'à quelques pieds de lui, IXE-13 s'esquiva rapidement et gagna le coin opposé de l'arène.

Les officiers se mirent à crier :

– Il a peur... il se sauve... battez-vous... battez-vous.

Éric, un peu fâché s'avança plus vivement vers IXE-13, mais pour la seconde fois, ce dernier s'esquiva.

– Il va toujours bien se fatiguer... pour courir, je puis certainement courir plus fort que lui.

Mais cela ne pourrait durer indéfiniment.

Éric, en courant, revenait vers IXE-13.

Il avait étendu ses bras énormes de chaque côté pour l'empêcher de s'esquiver.

IXE-13 l'attendit encore de pied ferme.

Lorsque le colosse ne fut plus qu'à quelques pieds, avec la vitesse de l'éclair, IXE-13 se jeta à plat ventre.

Il se glissa entre les jambes du géant.

Il profita de ce léger avantage.

Saisissant l'une des jambes d'Éric à deux mains, il la mordit à pleines dents.

Le géant poussa un cri de douleur et se pencha pour porter la main à sa jambe.

IXE-13 se releva rapidement et en profita pour lui donner un solide coup de poing sous la mâchoire.

Le Canadien y avait mis toute sa force.

Mais Éric ne broncha pas.

Il se passa simplement la main sur le menton, comme si une mouche le fatiguait.

En boitant un peu, l'air courroucé, il fonça vers IXE-13.

Deux autres fois, il évita le géant en se sauvant.

Puis la cloche annonça la fin du premier cinq minutes.

IXE-13 s'en retournait dans son coin, lorsque Gisèle poussa un cri.

Éric fonçait vers lui.

Heureusement, le cri de Gisèle avait mis IXE-13 en alarme et il fit un pas de côté.

Le poing du colosse passa à deux pouces de la tête du Canadien.

Très Vite, IXE-13 saisit le bras d'Éric au vol.

Il connaissait fort bien le jiu-jitsu et avant qu'il ait pu voir ce qui se passait, Éric faisait une pirouette dans les airs et s'écrasait sur le matelas.

IXE-13 s'en retourna dans son coin comme si

rien n'était.

Bouritz alla le rejoindre.

– Il est défendu de vous battre après le son de la cloche.

– Dites cela à votre colosse, c'est lui qui a commencé... tant pis...

Des aides s'étaient précipités.

Ils avaient aidé Éric à se relever.

Le géant était encore tout étourdi.

Ses trois cents livres avaient ébranlé l'arène.

Dans la loge de Von Tracht, Marius et Gisèle s'étaient remis à espérer.

– Peuchère, il se bat le patron.

Marius savait qu'IXE-13 était champion de boxe.

Aussi, il avait été un peu désappointé quand il s'aperçut que le coup de poing d'IXE-13 n'avait pas fait de mal à Éric.

Mais le jiu-jitsu avait porté fruit.

IXE-13 avait-il une chance de triompher ?

La cloche sonna, annonçant le début de la deuxième ronde.

De nouveau, ce fut Éric qui s'avança vers IXE-13.

Mais le Canadien fut pris au dépourvu.

Il ne croyait pas que le géant de sept pieds pouvait être aussi vite.

IXE-13 essaya de s'esquiver, mais malheureusement, Éric réussit à le saisir par un bras.

Il poussa un cri sauvage.

Marius pensa :

– C'est la fin du combat. Le patron aurait bien dû me laisser faire.

Le corps d'IXE-13 vola dans les airs comme s'il s'était agi d'une plume.

Éric le rabattit sur le tapis.

IXE-13 n'avait pas perdu toute sa tête et il amortit le coup en tombant tout d'abord sur ses talons, comme le font les lutteurs.

Mais Éric ne lui donna aucune chance.

Il prit son élan pour se jeter sur lui.

Le Canadien eut juste le temps de le voir venir.

Cette grosse masse de trois cents livres allait s'abattre sur son corps.

Il fallait faire quelque chose, sinon, le combat était certes terminé.

IXE-13 fit la seule chose que tout gladiateur aurait fait.

Il éleva ses deux pieds en l'air au moment où Éric plongeait.

La poitrine du colosse tomba sur les grosses bottines du Canadien.

D'un coup sec, IXE-13 fit chavirer l'énorme masse de chair.

Éric passa par-dessus lui et tomba tête première au plancher.

Cette fois, les rôles étaient changés.

Un instant, les Allemands avaient cru qu'IXE-13 était sans connaissance et qu'Éric n'en ferait qu'une bouchée.

Mais voilà que maintenant, le Canadien se relevait et qu'Éric restait encore étendu sur le plancher.

Marius cria :

– Sautez dessus, patron.

Mais IXE-13 n'en faisait rien.

Il attendait.

Éric branla la tête et se releva péniblement.

IXE-13 en profita pour le saisir par le bras et le fit de nouveau tourner par-dessus son épaule.

Éric retomba lourdement sur le plancher.

Trois fois de suite, IXE-13 le fit basculer.

Éric ne savait plus où il était.

S'il s'était agi d'un combat honnête, IXE-13 n'aurait eu qu'à se jeter sur lui et lui coller les épaules.

Mais voilà, il ne s'agissait pas d'un combat ordinaire.

Usant de la force qu'il possédait, ruisselant de

sueur, IXE-13 se pencha et essaya de soulever
Éric dans ses bras.

Il y parvint après plusieurs efforts.

Il plaça le colosse sur ses épaules et se mit à le
faire tourner autour de l'arène.

Puis le Canadien poussa un cri.

– Attention Gisèle... attention Marius...

Et en vitesse il se dirigea vers le coin où se
trouvait la loge d'honneur.

D'un effort suprême, il éleva le corps du géant
au-dessus de sa tête et y mettant toute sa force, il
lança Éric dans la loge de Von Tracht.

VII

Marius et Gisèle s'étaient esquivés rapidement au cri d'IXE-13.

Von Tracht s'était penché.

Le corps du colosse tomba juste au milieu de la loge, bousculant les gardes qui se trouvaient derrière.

Vif comme l'éclair, Marius vit sa chance.

L'un des gardes était tombé.

Marius se pencha et vivement, arracha le revolver qui pendait à sa ceinture.

Il le flanqua dans le dos de Von Tracht.

– Peuchère, si tu remues, je te tire dans le dos.

– Mein Gott.

– Pas un mot... tu sais que nous préférons mourir plutôt que d'être tes prisonniers. Je tire, je n'hésiterai pas.

Von Tracht se mit à trembler.

Il avait peur de la mort.

– Dis à IXE-13 de venir à la loge comme pour le féliciter. Obéis.

– Mais...

Marius pesa un peu plus sur le revolver.

– Je vais obéir...

Il fit taire tout le monde.

Pendant ce temps, Gisèle avait pris un revolver et tenait les gardes en joue.

– Laissez vos fusils par terre.

Von Tracht éleva la voix :

– IXE-13... venez ici.

Le Canadien se demandait ce qui allait se passer.

Il avait espéré que Marius déclenchât la bataille.

Il s'avança vers la loge de Von Tracht.

– Faites venir Bouritz.

– Bouritz... venez ici...

Pendant qu'il parlait, Marius lui avait enlevé les deux revolvers qui pendaient à sa ceinture.

Alors, devant tous les officiers, Marius tendit un revolver à IXE-13.

Il y eut un mouvement de stupeur.

– Dites-leur de ne pas bouger, sinon, je vous tue...

Von Tracht hésita.

– Dites-leur !

– Ne bougez pas personne... la vie du commandant est en danger, cria Gisèle.

Von Tracht ragea :

– Vous allez me payer ça et chèrement.

IXE-13 avait repris la situation en mains.

– Marius, passe devant avec Bouritz. Gisèle va suivre, moi, je vais fermer la marche en marchant de reculons, avec Von Tracht devant moi.

Marius obéit.

Il se dirigea vers la sortie.

Aucun des officiers n'osait bouger.

Il sortit suivi de Gisèle.

IXE-13 marchait de reculons, Von Tracht devant lui.

Ils sortirent à leur tour de l'amphithéâtre.

Marius referma la lourde porte et rabattit le madrier qui l'empêchait de s'ouvrir.

– Peuchère, ils ne peuvent pas sortir par ailleurs... ils vont être obligés d'enfoncer.

Sans hésiter, IXE-13 fit passer Von Tracht devant :

– À la cour et vite... au moindre geste, je vous abats comme un chien... nous mourrons, mais vous mourrez avec nous... si vous êtes raisonnable, je vous promets que vous aurez la vie sauve.

Von Tracht donna l'ordre au gardien d'ouvrir la porte.

Il y avait des automobiles de stationnées dans la cour.

IXE-13 se dirigea vers l'une d'elles.

– Vous allez payer, disait continuellement Von

Tracht.

– Silence, cria IXE-13.

Il prenait sa revanche.

Von Tracht, Bouritz, IXE-13, Marius et Giséle, prirent place dans l'automobile.

Le Canadien s'installa au volant.

– Vous ferez ouvrir la porte.

– Jamais.

– Très bien. Nous allons tous mourir dans un accident. IXE-13 mit le moteur en marche et se dirigea à toute vitesse vers la sortie.

– Arrêtez, je vais donner l'ordre.

IXE-13 freina à quelques pieds de la grande porte.

– Ouvrez, ordonna Von Tracht.

– Ya, commandant.

Les portes s'ouvrirent.

– Maintenant, dites aux gardes de jeter leurs carabines par terre et d'enlever leur tunique. Vite.

L'Allemand obéit.

Ce n'était plus le commandant Von Tracht, le fier Von Tracht, mais une simple marionnette aux mains d'IXE-13.

Assis à l'arrière entre Gisèle et Marius, Bouritz grelottait.

Les gardes enlevèrent leur tunique.

– Mets celle-là, Marius.

Le Marseillais endossa le costume du garde.

– Surveille nos prisonniers maintenant, j'endosse l'autre.

Et quelques secondes plus tard, la voiture se remettait en marche.

IXE-13 connaissait Berlin et savait vers où se diriger.

Le terrain d'aviation.

Il fallait absolument un avion.

C'était leur unique chance de s'échapper.

Dans l'enceinte du gymnase, l'affolement était à son comble.

Les officiers rageaient.

– On aurait dû tirer... au risque de tuer le commandant.

Mais d'autres disaient :

– C'était tout de même le commandant de la ville de Berlin.

Ils frappèrent de toutes leurs forces dans les grosses portes de l'amphithéâtre.

Enfin, un garde vint ouvrir.

L'un des plus hauts officiers se précipita.

C'était à lui de prendre la situation en mains.

– Où sont-ils ?...

– Dans la cour...

L'officier courut.

Mais là, il apprit qu'IXE-13 et ses compagnons s'étaient enfuis en voiture.

– Vite, il faut donner des ordres... il faut arrêter toutes les routes... avertir les terrains d'aviation.

Et il se précipita à l'intérieur.

Les télégraphes et les téléphones se mirent à

fonctionner à toute vitesse.

– Arrêtez-les à tout prix, même s’il faut tuer le commandant Von Tracht et Bouritz.

La voiture freina brusquement.

Ils étaient rendus au terrain d’aviation.

Les avions étaient toujours prêts à décoller.

C’étaient des petits chasseurs, très vite, et nécessaires au cas d’attaque.

Les hommes s’écartaient devant le commandant.

– L’appareil qui est prêt... il nous le faut, vous entendez.

Von Tracht avait une idée derrière la tête.

Ils ne pourraient monter tous les cinq dans l’avion.

Il fallait en laisser au moins deux en bas.

IXE-13 fuirait avec ses deux amis, mais ils ne pourraient aller bien loin.

Von Tracht obéit.

Un avion était prêt, les parachutes... tout.

IXE-13 monta le premier.

Il y avait une mitrailleuse à l'intérieur.

Il la prit dans ses mains.

Il mit le moteur en marche.

– Monte, Gisèle... Marius, assomme-les et monte.

Le Marseillais ne se fit pas prier.

Deux solides coups de crosse de revolver sur la tête de Von Tracht et Bouritz et les deux nazis s'écrasèrent comme des poches.

Les préposés au terrain levèrent leur fusil, mais IXE-13 se mit à tirer de la mitrailleuse.

Marius monta dans l'avion.

Quelques secondes plus tard, le petit chasseur s'élevait dans les cieux avec un bruit d'enfer.

IXE-13 était le pilote.

– Nous avons une chance sur cent de nous en tirer maintenant... il ne faut pas la manquer.

Il monta très haut et fit fonctionner l'appareil à toute vitesse.

Dans quelques minutes, il serait sorti d'Allemagne.

Aux frontières, ils essayèrent un barrage de feu mais ils volaient assez haut pour ne pas être touché.

– Des avions vont être lancées à notre poursuite, se dit-il. Il faut se hâter.

Jamais IXE-13 n'avait filé aussi vite en avion.

Il fallait tout de même que les Allemands le rejoignent avant d'attaquer.

Les minutes s'écoulaient.

Rien ne passait.

Nos amis allaient-ils pouvoir se sauver ?

*

– Nous sommes au-dessus de la France, patron ?...

– Oui et probablement au-dessus de la France inoccupée...

IXE-13 poussa une exclamation.

Des avions venaient à leur rencontre.

D'autres le suivaient par en arrière.

– Nous allons être pris entre deux feux... nous n'avons aucune chance d'en sortir... vite, mettez vos parachutes.

Les deux Français obéirent sans mot dire.

IXE-13 ajusta ses appareils et endossa le sien.

– Sautez avant qu'ils ne soient trop près... mais sautez donc.

Gisèle sauta la première, puis Marius.

IXE-13 attendit quelques secondes.

Il entendait de plus en plus les moteurs d'avions.

Alors, il sauta à son tour.

Il compta jusqu'à dix puis tira sur la petite corde et son parachute s'ouvrit.

Comme il touchait terre, il entendit une formidable explosion.

Son avion venait d'entrer en collision avec un

appareil nazi.

IXE-13 arriva sur un terrain plat... une sorte de champ.

Il regarda autour de lui.

Il ne voyait ni Marius... ni Gisèle.

Il tira violemment sur les cordes de son parachute.

Quelques secondes plus tard, il était libre.

– C'est mieux que je ne pouvais espérer. Les Allemands vont croire que nous sommes morts dans la collision.

Soudain, il entendit un bruit de pas.

Il se retourna pour voir une dizaine d'hommes armés de carabines venir à sa rencontre.

– Un autre nazi, fit quelqu'un.

Un Français ordonna :

– Haut les mains... ne faites pas un geste, sinon, nous vous fracassons votre tête de sale boche.

IXE-13 remercia le ciel.

Il était tombé en France inoccupée et parmi un groupe de patriotes.

– Je suis un ami... vous n'avez pas vu mes deux compagnons.

– N'essaye pas de nous conter des romances... tu es un traître français, comme les deux autres. Allons, passe devant.

Comme les deux autres.

Marius et Gisèle étaient donc entre leurs mains.

IXE-13 les suivit sans mot dire.

Ils traversèrent le camp, s'engagèrent dans un petit bois pour enfin s'arrêter à une cabane.

L'un des hommes ouvrit la porte.

– Peuchère, voilà le patron.

Solidement ligotés, Marius et Gisèle étaient assis dans un coin.

Un officier de l'armée française libre était là.

– Un autre ?... Cet homme disait-il vrai ?

Il fit avancer IXE-13.

– Votre nom ?

– Jean Thibault, Canadien français. Nous venons de nous échapper des mains des nazis...

– Nous connaissons ces histoires. Plusieurs espions allemands nous ont joués comme ça.

– Mais puisque je vous dis que nous sommes des amis.

– Des preuves !

– Très bien. Vous connaissez le colonel Mailloux ?

– Oui.

– Faites-le venir. Il nous connaît très bien. Cette jeune fille est l'espionne française T-4.

L'officier réfléchit.

– Vous connaissez les mots de passe ?

– Certainement.

L'officier lui fit réciter plusieurs formules.

IXE-13 répondait sans broncher.

– Il se peut que vous disiez la vérité. Mais nous devons vous garder prisonniers jusqu'à ce

que nous soyons sûrs de notre affaire. Nous allons tenter de nous mettre en communication avec le colonel Mailloux.

Ils attachèrent solidement les poignets et les jambes d'IXE-13.

Notre héros s'étendit de tout son long sur le plancher.

Cinq minutes plus tard, il dormait profondément.

Son combat contre le géant nazi l'avait énormément fatigué.

*

Un des patriotes était parti de la maison presque aussitôt.

Il ne revint que tard dans la nuit.

– Vous êtes-vous mis en communication avec le colonel Mailloux ?

– Oui.

– Est-ce qu’il va venir ?

– Pas tout de suite... pas avant une couple de jours.

– Ah !

– Mais il nous envoie le signalement de l’espionne T-4 et deux autres signalements.

Il tendit un télégramme :

– Si ses compagnons sont ceux que je crois, voici leur signalement.

Il y avait une description complète d’IXE-13 et de Marius.

Les trois signalements correspondaient naturellement à nos héros.

L’officier réfléchit.

Il fallait prendre une décision.

– Écoutez, dit-il à IXE-13, le colonel ne peut pas venir avant une couple de jours...

– Et vous nous croyez toujours des espions nazis.

– Oui et non. Je vais vous laisser un peu plus

de liberté.

– Comment cela ?

– Nous allons vous délier les mains et les jambes. Vous mangerez avec nous. Mais nous laisserons toujours un gardien armé à vos côtés.

– Entendu.

– C'est le mieux que je puisse faire.

IXE-13 et ses compagnons mangèrent avec les patriotes.

Ils eurent vite faits de gagner la confiance des patriotes français.

Deux jours s'écoulèrent.

Ils étaient toujours sans nouvelle du colonel Mailloux.

La troisième journée, l'un des éclaireurs arriva en courant.

– Le colonel s'en vient, dit-il. Il sera ici cet après-midi, si tout va bien.

Marius murmura :

– Peuchère que j'ai hâte... lui, il va nous

reconnaître.

Gisèle déclara :

– Espérons qu’il trouvera un moyen de nous faire entrer en Angleterre. Sir Arthur doit être inquiet... il doit nous croire morts.

– Probablement.

Mais le colonel renverra-t-il IXE-13 et ses amis en Angleterre ?

Il a en mains les meilleurs espions des Alliés.

N’en profitera-t-il pas pour leur faire accomplir quelque mission périlleuse ?

Ne manquez pas le prochain chapitre des aventures extraordinaires de l’agent IXE-13, l’as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 340^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.